

procure un sommeil doux et natu-
rel, ce qui a été prouvé par plu-
sieurs personnes âgées. Elle est
très agréable au goût ; tous les en-
fants aiment à en prendre.

EXCELLENT POUR LES VERRES.
Lisez les certificats suivants :
1er janvier 1878.

M. MOLSON,

Cher Monsieur, — Je suis heureux
de déclarer que j'ai employé la Mol-
sonine dans ma famille avec les
meilleurs résultats. Je la considère
comme une excellente médecine
de famille. Le plus jeune de mes
fils, âgé de 14 ans, après avoir bu
deux cents bouteilles de votre elixir
s'est guéri d'une soif qui le faisait
souffrir depuis le jour où sa mère
l'a sevré. L'effet de la Molsonine a
été réellement prodigieux chez lui.
Aujourd'hui il est bien portant. Il
est pensionnaire à l'École de Ré-
forme où il doit passer encore deux
ans. Mes deux filles, après avoir
goûté à la Molsonine, n'ont jamais
pu s'en passer. Aujourd'hui, l'une
d'elles est à Ste. Pélagie et l'autre
au Bon Pasteur. Quant à moi je
ne puis parler en termes trop élogi-
eux de votre elixir. J'étais battu
de dyspepsie. Mon estomac ne pou-
vait rien garder. Un homme de po-
lice me recommanda la Molsoni-
ne. Après avoir pris la première
bouteille, j'éprouvai un soulage-
ment remarquable. J'en bus ensui-
te deux bouteilles qui me rendirent
l'homme le plus heureux du monde.
Je pensionne maintenant à
l'Hôtel Payette où je digère facile-
ment le "skelly" et les autres pè-
ces du menu. Je recommande au
public d'essayer ce remède car c'est
une véritable bénédiction.

J. B. BOIS SEC,
Hôtel Payette.

Lisez la lettre suivante d'un jeu-
ne Polonais :

A M. MOLSON,

Cher Monsieur, — Dans l'intérêt
de l'humanité souffrante je crois
devoir livrer à la publicité une gué-
rison prodigieuse opérée par votre
Molsonine. Le lendemain du Jour
de l'an je me suis réveillé en proie
à une irritation catarrhale des bul-
bes pileuses, en langage vulgaire
j'avais un affreux mal de cheveux.
Il m'était impossible d'aller vaquer
à mes occupations. Un ami me
conseilla de prendre deux ou trois
verres de votre préparation. Je bus
de la Molsonine, je fus guéri radi-
calement. J'en ai continué l'usage.
Aujourd'hui j'en prends deux bou-
teilles par jour, je ne puis boire
d'autre liquide. Mes affaires ont
toujours prospéré depuis. Mon pa-
tron m'a donné congé et je travail-
le au compte du gouvernement qui
me donne son contrat pour casser
de la pierre dans la cour d'un grand
édifice au pied du courant.

G. GUEULEAUWHISKI.

A M. MOLSON,

Cher Monsieur, — Ceci est pour
certifier que je recommande votre
Molsonine dans les maladies des
yeux et que j'ai obtenu des guéri-
sons étonnantes. Je ne vous cite-
rai qu'un cas. Je fus appelé le prin-
temps dernier pour donner les



A TROIS-RIVIERES.

JOLY — Oh ! cette famille Turcotte ! ! ! Aurai-je assez de bouil-
lie pour les empêcher de crier ?

soins de l'art à un commis de la rue
Notre-Dame qui souffrait depuis
nombre d'années d'une céciété pres-
que complète. Son mal avait tel-
lement empiré que je lui avais
conseillé de prendre des leçons
de violon de Prume afin de pou-
voir gagner sa vie en jouant
pour le public près du monument
Nelson. Un jour je vis une de vos
annonces et je suggérai à mon
patient de prendre de la Molsonine.
Dans un mois il absorba le conte-
nu de 149 bouteilles. Lorsqu'il
débouchait la 150ème ses yeux
se désillèrent et sa vue se dé-
veloppa avec une finesse extraordi-
naire. Il voyait plus qu'aucun
homme à Montréal, il voyait même
des choses que ses amis avec une
vue très exercée ne pouvaient pas
voir. Par exemple il voyait dans
sa chambre à coucher des arai-
gnées, des crapauds, des couleu-
vres et une foule d'autres petits
animaux. Il voyait même de l'es-
prit dans le "Courrier du Canada."
Je ne saurais trop recommander
l'usage de la Molsonine aux person-
nes qui souffrent de la vue.

Tout à vous,

DOCTEUR O. S. COXIS.

La Molsonine est préparée par M.
Molson au pied du courant.

En vente chez tous les épiciers et
aubergistes des villes et des campa-
gnes.

LES FACHEUX DU VOYAGE.

Molière dans une de ses comé-
dies les moins citées, ce qui ne
prouve pas que ce soit la plus mau-
vaise, a groupé, sous le nom de
"fâcheux" une plaisante collection
de ces types d'importuns que l'ar-
got moderne a baptisé du nom de
"gâneurs."

Mais comme nous ne sommes pas
en progrès pour rien, l'espèce s'est
perfectionnée et multipliée, à tel
point qu'elle a envahi peu à peu
nos maisons, nos promenades, nos
théâtres, et surtout nos chemins de
fer.

Oh ! les "fâcheux du voyage !
La pire race de toutes ! la plus abo-
minable des persécutions !

Vous êtes, vous huitième, ou
dixième, — dans un compartiment.
Vous avez à souffrir déjà de la
fatigue, du dérangement de vos ha-
bitudes, de la suffocation, de ceci,
de cela et du reste.

C'est déjà trop.
Arrive en surcroît le fâcheux,
protée multiple, caméléon aux in-
nombrables couleurs.

Celui-ci, c'est le monsieur qui a
besoin d'air.

Nenni, ne parlez pas d'autres cho-
ses. Il a besoin d'air, c'est sa posi-
tion sociale tout le temps qu'il roule
dans un wagon.

Pour satisfaire ce besoin, il choi-
sit de préférence le moment le
plus froid de la nuit, l'heure où
vous commencez à sommeiller.

Tout à coup vous sentez une bise
aigrette se glisser sous votre pa-
telot, vous vous réveillez en éter-
nant.

Hatch !.....Hatch..... Pardon
monsieur, seriez-vous assez bon
pour fermer un des deux côtés ?

—Monsieur, j'en suis bien fâché,
mais j'ai besoin d'air.

—C'est que cela fait du vent cou-
lis.

—Désolé !

—J'ai ma femme malade et je
craindrais.....

—Changez de wagon, si vous
voulez, mais j'ai besoin d'air ; cha-
cun pour soi en voyage.

Comme pendant au précédent
voici le "monsieur qui a peur de
s'enrhumer."

Celui là, pour être bien sûr qu'on
n'ouvrira pas la portière, saisit en
partant la lanière de cuir qui en
fait mouvoir le carreau et ne la
quitte plus.

Mettez en un à chaque coin et
vous êtes sûr d'une apoplexie par
suffocation à moitié chemin.

Cet autre est le "voyageur qui
connait le t."

Monsieur auriez vous l'obligeance
de changer de place avec moi, afin
que je puisse être auprès de mon
ami ?

—Non, merci, je la connais, c'est
pour moi faire aller à reculons.

—Ah ! nous approchons des mon-

tagnes..... Il paraît que le point de
vue devient superbe.....

—Peuh ! superbe ! On la connaît !
Quand on a vu les buttes Montmar-
tre, il suffit de se les représenter
une centaine de fois plus grosses
pour avoir le Mont Blanc.

—Descendez-vous au buffet ?
—Les buffets ! on les connaît.

Des empoisonneurs patentés...
J'ai emporté de Paris mon affaire...
une tranche de saucisse à l'ail !

Ce quatrième comme contraste,
est le "voyageur qui ne connaît
rien.

Malheur à vous si vous êtes son
voisin. Vous n'aurez de repos ni
jour ni nuit.

—Monsieur, quelle est cette ville ?
Savez vous dans quel départe-
ment nous sommes ? A quel heure
arrive-t-on à Dijon ?

.....Est-ce dix minutes ou onze
minutes d'arrêt pour Dijon ? Vou-
driez-vous me prêter votre indica-
teur ? A quel hôtel me conseillez
vous de descendre ? Quel est ce
clocher pointu ? ... Sont-ce des
champs de colza ou de sarrasin ?

Un questionnaire vivant et par-
lant sans relâche !

En voici quatre.

Ils sont cent, deux cent mille !
C'est le monsieur qui vous entre-
tient, pendant 1,240 kilomètres, des
bons de loterie et de l'avenir des
haricots verts qu'il compte, au re-
tour, semer dans sa propriété de
Saint Cloud.

C'est le monsieur de mauvais
augure qui nous annonce que le
train va passer dans un endroit où
se sont déjà produits cinquante ac-
cidents, on vous avertit qu'il y a
une épidémie de fièvre typhoïde
dans la ville où vous allez.

C'est un farceur qui fait des ca-
lembourgs et imite feu Grassot
pour tromper les lenteurs de la
route ; — celui qui la fumée incom-
mode, mais qui prise pendant tout
le parcours, dans les yeux de ses
voisins ; celui qui On n'en fi-
nirait pas, — surtout si après ceux
qui on passait à celles qui ...

Mais la galanterie s'y oppose.
Je termine donc.

Le ciel vous préserve, lecteur,
des fâcheux de la locomotion, et
puissiez vous, au retour de vos ex-
cursions de cet été, ne pas dire
avec un humoriste :

"Le voyage, oui !... une chose
charmante, s'il n'y avait pas de
voyageurs !"

PIERRE VÉRON.



COUACS.

On lit dans le "Nouvelliste" de
Québec :

"La période électorale dans la-
quelle la province de Québec est
entrée, nous ménage comme d'or-
dinaire, un déluge de suppositions,
d'hypothèques plus ou moins baro-
ques."